

La Ville dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière

Dennis Wood
(Université de Birmingham)

Cette communication jusqu'ici inédite a été présentée lors d'un colloque organisé en 1999 à Besançon, à l'Université de Franche-Comté, sur le thème de la Ville. Elle ne tient compte que de nos connaissances à cette époque-là.

D'abord un petit prolégomène: je voudrais vous signaler en premier lieu que je ne vais pas vous parler de villes de notre époque comme Paris ou Berlin, villes dont les habitants se comptent par millions, mais des villes d'une tout autre époque où ils se comptaient par milliers, bien qu'à certains égards les problèmes y fussent les mêmes. Et en deuxième lieu je vous avertis que pour l'anglophone que je suis le mot et la notion de "ville" sont d'une polysémie curieuse: pour nous autres Anglais votre mot "ville" semble dénoter plusieurs phénomènes de taille différente, allant pour nous de "town" à "big city". Chez vous nos mots "town" et "city" se doublent d'un concept supplémentaire, celle de "cité", selon le Petit Robert "ville importante considérée spécialement sous son aspect de personne morale". C'est quelque chose que nous n'avons vraiment pas, cette notion d'appartenir à une communauté ou *Gemeinschaft* ayant ses droits et ses devoirs propres. Derrière toutes ces idées se trouve bien entendu celle de "civitas", *la Ville, la Société* par excellence, telle que l'ont envisagée saint Augustin et d'autres penseurs. J'y reviendrai tout à l'heure. Je vais vous parler aujourd'hui donc d'Isabelle de Charrière qui, depuis la publication de ses *Œuvres complètes*¹, a enfin fait l'objet de sérieuses recherches, surtout en ce qui concerne son statut de femme-écrivain. Cependant aucun exégète, à ma connaissance, n'a encore étudié la conception de la Ville chez Isabelle de Charrière.

¹ Isabelle de Charrière/Belle de Zuylen, *Œuvres complètes*, éd. Critique publiée par J.-D. Candaux, C.P. Courtney, P.H. Dubois, S. Dubois, P. Thompson, J. Verduyck et Dennis Wood, Amsterdam, G.A. van Oorschot, 1979-1984, 10 vol. (désormais cité: *OC*).

Aristocrate née aux Pays-Bas près d'Utrecht en 1740, Mme de Charrière - encore Belle de Zuylen jusqu'en 1771, date de son mariage - reçoit une bonne éducation au château familial de Slot Zuilen et puis en Suisse où elle devient plus francophone que néerlandophone. Elle connaît bien les villes et les paysages de son pays natal et à l'âge de 31 ans elle épouse le maître de mathématiques de son frère, Charles-Emmanuel de Charrière, hobereau suisse. Pour une femme intelligente, douée et aux vues cosmopolites c'est presque le seul moyen d'échapper à l'ambiance guindée et étouffante du château paternel, mais on peut se demander si ce n'était pas tomber de Charybde en Scylla. Elle s'installe avec son mari à Colombier, petite ville située à quelques kilomètres de Neuchâtel, dans le vieux manoir du Pontet. C'est là qu'elle passera le reste de sa vie, se liant avec un cercle assez restreint d'amis neuchâtelois, entre autres le pasteur de Colombier Henri-David Chaillet et Pierre-Alexandre Du Peyrou, l'ami fidèle de Rousseau². Isolée et sans doute frustrée - son mariage semble être une déception - Isabelle se réfugie dans une correspondance volumineuse, et surtout dans de nombreux romans et nouvelles qu'elle compose de sa plume vigoureuse et alerte à partir de 1784. Curieusement c'est la famille Constant qui lui offre les seules distractions dans un parcours tranquille et plutôt morne: avant son mariage elle entretient une correspondance clandestine avec le baron David-Louis Constant d'Hermenches qui n'aboutira pas cependant à une liaison; et en 1787 elle devient l'amie et mentor du jeune neveu de D'Hermenches, Benjamin Constant avec qui, malgré des brouilles et demi-brouilles, elle échangera des lettres jusqu'à sa mort à elle, survenue en décembre 1805.

² Sur ces deux personnages, voir les études de Charly Guyot, *La vie intellectuelle et religieuse en Suisse française à la fin du XVIIIe siècle. H.-D. Chaillet, 1751-1823* (Neuchâtel, La Baconnière, 1946) et *Un ami et défenseur de Rousseau Pierre-Alexandre DuPeyrou* (Neuchâtel, Ides et Kalendes, 1958).

Sur le plan intellectuel la pensée d'Isabelle de Charrière est nourrie des auteurs classiques du XVIII^e siècle, mais aussi de Voltaire³ et surtout de Jean-Jacques Rousseau⁴: il est à noter que sa gouvernante genevoise Jeanne-Louise Prévost s'impatientait de lire le *Discours sur l'origine de l'inégalité* dès 1755⁵. Rousseau deviendra en effet le plus important interlocuteur imaginaire d'Isabelle au fil des ans. A l'arrière-plan de tout ce qu'elle écrira, et surtout à partir de 1789, seront une série d'oppositions issues des écrits de Jean-Jacques et des débats qu'il a entamés: richesse / misère, ignorance / éducation, état de nature / état civilisé, démocratie / monarchie. Les dérives de la Révolution, la Terreur, et les nombreux émigrés qui cherchent un asile contre la mort dans la principauté de Neuchâtel, tout ceci ne fera que mettre en relief pour elle ces questions controversées.

Cependant Isabelle de Charrière ne sera jamais un "thuriféraire aveugle"⁶ du Citoyen de Genève (pour citer Raymond Trousson) et elle n'acceptera jamais entièrement l'idéologie rousseauiste. Pragmatique avant tout, elle préfère maintenir un point de vue critique et indépendant, tout comme qu'elle reste sceptique et même hostile aux aspects les plus radicaux de la philosophie des Lumières. Dans la lutte contre la tyrannie, les préjugés nobiliaires, l'intolérance et le fanatisme, par exemple, elle est aux côtés de Voltaire, mais elle ne le suivra jamais dans l'anticléricisme, et tout en détestant le despotisme elle reste indécise sur la question de la monarchie. Quant à la religion, elle s'en tient à une attitude agnostique mais respectueuse à l'égard du

³ Voir Raymond Trousson, "Présence de Voltaire dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière" in *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). De la correspondance au roman épistolaire*. Etudes réunies par Yvette Went-Daoust (CRIN, 29), Amsterdam et Atlanta, Rodopi, 1995, pp. 29-48 (désormais cité: CRIN 29).

⁴ Voir Raymond Trousson, *Défenseurs et adversaires de J.-J. Rousseau. D'Isabelle de Charrière à Charles Maurras*, Paris, Honoré Champion, 1995, pp. 29-75 (désormais cité: *Défenseurs*).

⁵ OC, I, p. 84, lettre du 13 septembre 1755.

christianisme. Chez Rousseau elle admire surtout la passion et le style du visionnaire: comme lui, elle se demande si la vie et les habitudes sociales des grandes villes n'ont pas altéré et corrompu l'homme. Le bonheur est-il encore possible pour nous, se demande-t-elle, hors des petites communautés rustiques et agricoles et vivant dans des villes où tout n'est que politesse, hypocrisie, luxe et paraître? On se souvient de la phrase célèbre du *Discours sur l'inégalité*:

L'homme sociable toujours hors de lui ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence.⁷

L'homme moderne est-il si malheureux parce que la société des villes modernes est mauvaise et que son sens moral s'y déprave à la poursuite de faux biens, surtout de l'argent? Selon Rousseau, dans cette société "chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui"⁸. Souvenons-nous qu'Emilie et Sophie seront élevés à la campagne, loin des foyers de corruption et de dissipation que sont les grandes villes comme Paris.

Toutefois chez Isabelle de Charrière l'antithèse ville/campagne est moins importante que chez Jean-Jacques. Elle a beaucoup fréquenté les villes de la Hollande comme La Haye pendant sa jeunesse, elle a vécu à Genève avec sa gouvernante, elle a passé l'hiver 1766-7 à Londres où elle s'est entretenue avec le philosophe David Hume (on se demande si elle lui a parlé de sa récente querelle avec Rousseau). Et elle ne se plaint guère durant son séjour à Paris en 1786-7 où elle connaît les plaisirs des salons et du beau monde, souvent accompagnée par le jeune Benjamin Constant. Mais elle n'en aime pas moins pour autant la campagne:

⁶ Défenseurs, p. 72.

⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes* éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959-1969, 4 volumes parus, vol. III, p. 193 (désormais cité: Rousseau).

J'ai admiré en Savoye et a Geneve, écrit-elle, des vues encore plus pittoresques, plus romanesques qu'en Angleterre mais je n'avois jamais vu la nature si riante ni si bien embellie⁹

et elle avoue:

Si on me proposoit de passer quelque tems dans une jolie campagne sur le bord de la Tamise avec des livres et des gens qui sussent me les expliquer, j'accepterois volontiers.¹⁰

Elle a en plus la nostalgie des sociétés rustiques. Des paysans simples, bons et heureux qui vivent sans luxe figureront dans *L'Abbé de la Tour ou recueil de nouvelles* de 1798-9, et on relève dans son roman *Trois femmes* une tension permanente entre le naturel des mœurs d'un village allemand et l'élégance d'une nouvelle venue, Constance de Vaucourt qui possède "des maisons à Paris, à Lisbonne, à St. Petersbourg"¹¹, mais dont la fortune est d'origine suspecte. Dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* Rousseau avait évoqué

[...] une grande ville, pleine de gens intrigants, désœuvrés, sans religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oisiveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir et par de grands besoins, n'engendre que des monstres et n'inspire que des forfaits; [...] une ville où les mœurs et l'honneur ne sont rien, parce que chacun, déroband aisément sa conduite aux yeux du public, ne se montre que par son crédit et n'est estimé que par des richesses.¹²

La gouvernante d'Isabelle de Charrière lisait cette *Lettre* en décembre 1758¹³, année de sa publication, et il est raisonnable de supposer qu'Isabelle l'ait lue également vers la même époque.

Si hantée qu'elle soit des doctrines rousseauistes - et il n'est guère d'ouvrage écrit de sa plume où il n'en soit pas question - Isabelle de Charrière a néanmoins sa façon à elle d'aborder la problématique de la ville dans ses œuvres de fiction. Il ne s'agit pas

⁸ *Discours sur les origines de l'inégalité*, Rousseau, III, p.202.

⁹ *OC*, II, p. 41, lettre au baron Constant d'Hermenches des 29 mai-1 juin 1767.

¹⁰ *OC*, II, p. 39, lettre au même des 22-26 avril 1767.

¹¹ *OC*, IX, p. 63.

¹² *Lettre à M. D'Alembert sur les spectacles*, éd. M. Fuchs, Genève, Droz, 1948, p. 78.

évidemment pour Mme de Charrière, disons-le d'emblée, de porter sur la vie et sur les habitudes sociales des villes un regard comparable à celui d'un Baudelaire, d'un Rimbaud, d'un André Breton ou d'un Julien Gracq. Il ne s'agit pas non plus de la ville de Paris qui figure assez peu dans ses ouvrages, à l'exception d'*Henriette et Richard*, roman inachevé et longtemps inédit dont l'action s'y passe pendant la Révolution. Nous sommes en plein dix-huitième siècle et loin des fantasmagories urbaines des écrivains modernes, et plus loin encore de la ville fortement féminisée qu'affectionne aujourd'hui notre critique anglo-saxonne. (Si féminité il y a, c'est plutôt la campagne qui la symbolise pour Isabelle de Charrière au début des *Lettres neuchâtelaises*.) Mais dans plusieurs de ses romans, et surtout dans les *Lettres neuchâtelaises* et les *Lettres écrites de Lausanne*, il s'agit de lieux de l'imagination qui sont en même temps des villes bien réelles avec lesquelles la romancière entretient un rapport presque intime. Dans l'évocation de ces villes la cartographie mentale, c'est-à-dire la topologie et la toponymie, tout aussi bien que la réalité socio-culturelle, jouent un rôle essentiel et influent sur le déroulement de l'intrigue. Comme l'a si bien souligné Roland Barthes dans *Le degré zéro de l'écriture*, cette localisation géographique ne doit rien au hasard car "plus encore que son 'sujet', le lieu d'une fiction peut être sa vérité."¹⁴

Dans les *Lettres de Mistriss Henley* (1784) le nom de famille rappelle bien entendu la célèbre petite ville de Henley située dans la vallée de la Tamise qui pour Isabelle de Charrière est sans doute l'antithèse de Londres, comme on vient de le voir. La tension qui existe dans ce texte entre le mari austère admirateur de Rousseau et la femme bien intentionnée mais aux actions malavisées se double d'une opposition entre les plaisirs

¹³ OC, I, p. 117, lettre de Jeanne-Louise Prévost du 28 décembre 1758.

¹⁴ Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, Du Seuil, coll. "Points" no 35, 1972, p. 158.

de la métropole que Mme Henley, tout en appréciant la campagne, a d'envie de retrouver et le sentiment d'isolement total qu'elle éprouve dans la maison où M. Henley la condamne à vivre. L'onomastique souligne la tristesse de cette femme victime d'un mariage décevant et fait par devoir: le domaine de M. Henley, cette anti-ville pour ainsi dire, s'appelle *Hollowpark*, où le mot "hollow", "creux" symbolise à n'en pas douter et la cuvette géographique où se trouvent ses terres et le fait que Mme Henley, ayant épuisé ses forces dans la lutte inégale contre son mari inflexible et imperturbable, se sentira vidée sur le plan émotionnel. Pour ce couple si mal assorti il y a dans leur vie ensemble une sensation de vide, "a hollowness" comme nous disons outre-Manche: tout est faux et finalement dérisoire parce que les époux ne se comprendront jamais. Il n'est pas sans intérêt de se rappeler enfin que le paisible manoir du Pontet où habitent les époux Charrière est également situé dans une cuvette: c'est là qu'Isabelle a rédigé ces *Lettres de Mistriss Henley* qui, selon son premier biographe Philippe Godet, "n'est guère autre chose que la plainte de son âme endolorie".¹⁵

La même année Isabelle de Charrière met en scène non pas une ville aux dimensions de Londres - assez vaguement dessinée d'ailleurs, on doit le dire, dans *Mistriss Henley* - mais un complexe de rues et de places, d'éminences et de promenades qu'elle connaît fort bien, la ville de Neuchâtel. Dans les *Lettres neuchâteloises*, roman épistolaire à trois voix, elle nous invite à parcourir imaginativement, de visualiser non seulement des chemins et des salles de réunion mais également tout un microcosme

¹⁵ Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses amis d'après de nombreux documents inédits*, Genève, A. Jullien 1906, 2 vol. Reprint: Genève, Slatkine Reprints, 1973, [vol. I] p. 255. Voir également les trois biographies parues récemment: P. H. et S. Dubois, *Zonder Vaandel. Belle de Zuylen. Een biografie*, Amsterdam, van Oorschot, 1993 (en néerlandais); C. P. Courtney, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A Biography*, Oxford, Voltaire Foundation, 1993; et Raymond Trousson, *Isabelle de Charrière. Un destin de femme au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1994.

social aux voix multiples qui a ses règles tacitement admises et ses interdits que l'on ne saurait braver. Neuchâtel est un foyer de sociabilité où la vie mondaine est centrée sur des soirées musicales ou théâtrales, des bals et des dîners; on s'y intéresse beaucoup aussi à la littérature et aux sciences. (Et c'est une œuvre littéraire, les *Lettres neuchâteloises*, qui attirera les foudres des citadins à Isabelle de Charrière, comme on le verra.)

Le personnage principal, Henri Meyer, est un jeune Allemand bien élevé qui vient d'Augsbourg prendre un poste d'apprenti de comptoir à Neuchâtel. Il a une liaison avec une petite couturière, Julianne C., qui devient enceinte de ses œuvres. Ignorant encore les conséquences de cette aventure, Henri Meyer rompt avec Julianne et tombe amoureux d'une jeune fille bien née, mais de famille pauvre, Marianne de la Prise. Mlle de la Prise apprend par la suite la séduction de Julianne et la situation maintenant désespérée de celle-ci, et avec la coopération de Meyer, elle organise le départ de Julianne pour Francfort et l'adoption de l'enfant par l'oncle de Meyer, Charles D. Tout au long de ce récit le jeune homme s'initie, pour ainsi dire, au décryptage de cette ville et de sa vie de société qui au départ sont assez mystérieuses pour lui. Après une période d'angoisse et de réflexion, il atteint à une plus grande maturité dans sa compréhension des rapports qui doivent exister entre hommes et femmes, il cesse d'être comme un intrus et, partant, la ville devient un milieu protecteur pour lui. Neuchâtel n'a pas changé, c'est Henri Meyer qui a changé.

A propos de Nantes Julien Gracq a écrit dans *La Forme d'une ville* (1985):

L'approche d'une ville a toujours été pour moi une occasion de vive attention aux changements progressifs du paysage qui l'annoncent. Il est possible, probable même, que mon goût pour la géographie m'ait porté [...] à une attention plus marquée vis-à-

vis du mode d’ancrage d’une ville à sa campagne, des échanges compliqués qu’elle continue d’entretenir avec un milieu originellement nourricier¹⁶

Regardons maintenant plus en détail l’ouverture des *Lettres neuchâtelaises* qui est assez révélatrice. Dès les premières pages la ville semble se démarquer de ce qu’elle n’est pas, c’est-à-dire de sa campagne environnante. Isabelle de Charrière fait pénétrer le lecteur dans l’univers des Neuchâtelois en compagnie d’Henri Meyer qui, arrivant pour la première fois au seuil de la ville, regarde d’un œil hautain les mœurs locales, en l’occurrence le labeur éreintant des femmes qui travaillent dans les vignobles dont Neuchâtel est entourée. Ses réflexions et sa désapprobation révèlent à quel point il ne partage pas encore les valeurs d’une communauté où les vendanges et les vins sont nécessairement au centre de toutes les préoccupations.

Le reste de l’action du roman se passe *intra muros*. Les rues qui traversent cette ville construite sur une pente qui descend au lac, ces rues avec leur hauteur et leur profondeur – il y a encore aujourd’hui des “Neuchâtelois du haut” et des “Neuchâtelois du bas” – et les endroits précis avec leurs noms non fictifs – le Neubourg, la rue des Chavannes, le Cret, le Mail, le Val de Ruz - sont en même temps une géographie mystérieuse et quasiment symbolique où se meut le jeune Meyer qui se trouve en ce moment partagé entre deux destins opposés. Ignorant encore la nature exacte de cette ville, il est sur le point de faire quelque chose qui risque de le faire exclure en permanence du monde auquel il aspire. Meyer est en proie à des sentiments dangereux qui le feront buter contre les contraintes sociales. Apprenti, il l’est dans tous les sens du terme, et sa rencontre avec Julianne marque le véritable début de son apprentissage sentimental.

¹⁶ Passage cité par Yves Lacoste dans *Paysages politiques: Braudel, Gracq, Reclus...*, Paris: Livre de

Le drame commence par une chute, situation qui rappelle bien d'autres dans le roman du XVIIIe siècle, comme l'a signalé d'ailleurs Claire Jaquier¹⁷. La couturière Julianne apporte une robe de bal neuve à Mlle de la Prise, et en chemin elle remarque Henri Meyer, "un Monsieur qui avoit l'air bien genti, qui avoit un joli habit"¹⁸, écrit-elle dans une lettre. (Il faut signaler que dans ses lettres Julianne utilise des mots du patois neuchâtelois, ce qui localise davantage l'action.) Cependant il vient de pleuvoir, le chemin est glissant et il y a de la boue. En se retournant Julianne fait une chute, et laisse tomber la robe qui se salit. Elle pleure en pensant à la colère de ses "maîtresses". Faisant preuve de générosité, "de la bonté & [d']une sorte de courage"¹⁹, comme le dira Marianne, Henri Meyer accompagne Julianne chez ces "maîtresses" leur dire que l'accident n'était pas de sa faute à elle, et il donne de l'argent à cette fille du peuple pour la consoler. Par la suite une brève liaison s'engage.

Cette pente glissante du Neubourg, cette chute et cette salissure si symboliques - dont l'image et le pouvoir érotique²⁰ dominant le récit et qui font de façon indirecte que la réputation des deux personnages se ternit - s'avèrent en effet être une *felix culpa* qui fait naître à la fois chez Meyer le sens de ses responsabilités et chez la jeune fille vertueuse qu'est Marianne de la Prise l'idée de venir en aide à Julianne. La chute initiale ne se renouvellera pas, bien que plus loin dans le texte Meyer craigne de voir

Poche, 1990, p. 156.

¹⁷ Claire Jaquier, "Le damier, la harpe, la robe salie: médiations et symboles du désir dans l'œuvre romanesque d'Isabelle de Charrière" in *Une Européenne: Isabelle de Charrière en son siècle. Actes du Colloque de Neuchâtel, 11-13 novembre 1993*, éd. Doris Jakubec et Jean-Daniel Candaux, Neuchâtel, Editions Gilles Attinger, Hauterive, 1994 (désormais cité: *Actes*).

¹⁸ OC, VIII, p. 47.

¹⁹ OC, VIII, p. 66.

tomber et Marianne et Julianne sur du verglas lors d'une promenade. *Felix culpa*, c'est-à-dire heureuse faute, chute, perte, erreur: car ce sont là les moyens par lesquels on apprend à se conduire plus sagement - à condition d'en avoir l'occasion. Cette possibilité n'est pas cependant offerte à la pauvre couturière Julianne, et de façon sournoise l'art romanesque d'Isabelle de Charrière mitige quelque peu notre attente d'un dénouement heureux en nous rappelant que Julianne C. verra son enfant illégitime adopter par des inconnus en Allemagne, et qu'elle en sera séparée définitivement lorsqu'elle rentre à Neuchâtel. Telles sont les lois de fer sociales de cette ville. Et Isabelle de Charrière ne souscrit pas forcément à tout ce que fait la bonne société pour se protéger du scandale.²¹ Il s'y trouve donc un double point de vue fructueux.

Comme je l'ai déjà indiqué, le roman s'est attiré de vives critiques de la part des Neuchâtelois, signe manifeste sans doute que son réalisme a fait mouche.²² Ce réalisme dans la description de la vie et des mœurs d'une cité protestante, Mme de Charrière avoue en avoir trouvé l'inspiration dans un des grands romans de son pays natal, *l'Histoire de Mlle Sara Burgerhart (Historie van Mejuffrouw Sara Burgerhart)* par deux femmes-écrivains, Betje Wolff et Aagje Deken, qui avait paru en 1782:

Je venais de voir dans *Sara Burgerhart* (roman hollandais) qu'en peignant des lieux et des mœurs que l'on connaît bien, l'on donne à des personnages fictifs une réalité précieuse.²³

Ce roman sentimental à la Richardson auquel manque, on doit le dire, le réalisme psychologique d'Isabelle de Charrière²⁴, avait pourtant eu la distinction de mettre en

²⁰ Voir à ce sujet l'article de Sjef Houppermans, "L'écriture plissée des *Lettres neuchâteloises*" in CRIN 29, pp. 105-116.

²¹ Voir à ce sujet Dennis Wood, *The Novels of Isabelle de Charrière*, 1998: http://www.belle-van-zuylen.eu/PDFs/Dennis_Wood/Title.pdf

²² Voir à ce propos Philippe Godet, ouvrage cité, vol. I, ch. X.

²³ *OC*, VI, p. 558, lettre de début janvier 1804 au baron Gerard Taets van Amerongen van Schalwijk.

scène pour la première fois et de façon minutieuse la vie des classes bourgeoises dans la ville d'Amsterdam, de "peindre de vrais Hollandais dans leur sphère intime".²⁵

Tout comme les *Lettres neuchâteloises*, *Sara Burgerhart* est un roman d'apprentissage au cours duquel l'héroïne devient une jeune fille pleine de bon sens – on pense également à *La Vie de Marianne* de Marivaux. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est que le roman fait une vivante description de la vie quotidienne aux Pays-Bas et surtout à Amsterdam, tant dans ses aspects géographiques qu'historiques. Les noms de lieu et de rue y foisonnent comme dans les *Lettres neuchâteloises*, et certains endroits de la ville revêtent une réalité hallucinante, je dirais presque balzacienne: la pension donnant sur un célèbre canal, le *Keizersgracht*, où habite Sara; le cabinet de l'avocat Abraham Blankaart auquel celui, bien réel, d'un certain Jeronimus Nolthenius aurait servi de modèle; et la saleté de la ville de Schiedam dont la cause est une distillerie.²⁶

La ville des *Lettres neuchâteloises*, c'est l'endroit où l'étranger Meyer fait l'épreuve du feu et découvre à ses dépens tout ce que la passion peut avoir de destructeur. Avec Marianne de la Prise il passe au-delà de ce stade et trouve enfin l'amour légitime, qui est "le prix d'une longue persévérance".²⁷ Fils d'un marchand d'Augsbourg, Meyer n'appartient pas à la classe de la petite couturière Julianne, malgré son poste actuel d'apprenti de négociant, et le lecteur prévoit que tôt ou tard il sera admis sans réserve

²⁴ Il en existe une traduction française, *Histoire de Mademoiselle Sara Burgerhart* (Lausanne, 1787) par Henri Rieu. On avait longtemps cru que Mme de Charrière elle-même avait traduit ce roman, mais H. A. Höweler en a identifié le véritable traducteur ("De Franse vertaling van *Sara Burgerhart*. Voorlopige mededelingen" door H. A. Höweler. Overdruk (met enige wijzigingen) uit *Documentatieblad van de Werkgroep 18e Eeuw*, Nr 9, November 1970).

²⁵ Johanna Stouten, "Isabelle de Charrière et la littérature néerlandaise de son temps", *Actes*, pp. 65-71, p. 66.

²⁶ Sur la *mimésis* dans ce roman, voir P. J. Buinsters, "Tijd en plaats in de roman *Sara Burgerhart*", *Studia Neerlandica*, 3 (1970), pp. 20-32. Nous renvoyons le lecteur non néerlandophone à la traduction de Rieu (voir plus haut).

²⁷ *OC*, VIII, p. 87.

dans la bonne société de Neuchâtel dont est déjà membre celle qui semble destinée à être sa future épouse. Comme la “clôture” sociale que Barthes a décelée chez La Bruyère dans un célèbre essai²⁸, cette société circonscrite avec sa polarité de l’inclusion et de l’exclusion, du dedans et du dehors, un cercle restreint est au cœur même de la vie de la cité. Le porte-parole non-officiel en est un M. Z***, personnage plein d’esprit qu’on surnomme “Le Caustique” et qui avertit Meyer avant qu’il ne fasse une bévue irréparable. L’ayant cru au début hostile et méchant, Meyer se rend compte à la longue qu’au moins Le Caustique ne l’est pas “en tout”, comme il le dit²⁹, et qu’en fait il lui a rendu service.

En passant aux *Lettres écrites de Lausanne* (1785) nous découvrons une ville bien différente et une tout autre tonalité. Pour Jean Starobinski le motif récurrent de ce roman à deux volets, c’est la *dépendance*.³⁰ La description spatiale y joue un rôle moins important, mais la romancière évoque certainement, dirais-je, un paysage urbain où la question du *pouvoir* se pose de façon aiguë, et cela sur les plans politique, social et affectif. L’historien de Rome Edward Gibbon, Lausannois d’adoption on le sait, parle de “la tranquillité du gouvernement” dans cette ville où l’on trouve “un peuple aimable, une société douce et facile, la politesse réunie avec la simplicité des mœurs”.³¹ Mais derrière cette façade “on n’y abord[e] aucune idée politique, excepté pour en rire et faire des chansons”.³² Car en réalité au dix-huitième siècle Lausanne n’est pas libre. Bien qu’elle ne soit pas une ville occupée, les Bernois y sont les

²⁸ *La Bruyère: Les Caractères* précédé de “La Bruyère, du Mythe à l’Ecriture” par Roland Barthes, Paris, Union Générale d’Editions, 1963.

²⁹ *OC*, VIII, p. 85.

³⁰ Jean-Jacques Rousseau, Mme de Charrière, *Julie ou la Nouvelle Héloïse, Lettres écrites de Lausanne*, présentation de Jean Starobinski, Lausanne, Editions Rencontre, coll. “La Suisse et l’Europe”, 1970, 2 vols., vol. I, pp. 43-66.

³¹ Cité dans Pierre Cordey, *Mme de Staël et Benjamin Constant sur les bords du Léman*, Lausanne, Payot, coll. “Les paysages de l’amour”, 1966, p. 16.

maîtres depuis 1536, date de l'annexion du pays de Vaud et de Lausanne. Un bailli ou représentant du pouvoir bernois, le Conseil des Deux-Cent, est en résidence au château de Lausanne. Dépendance il y a donc, certes, et au plus haut degré: la tentative de rébellion de 1723 dans laquelle le major Jean-Abram-Daniel Davel avait mobilisé les milices dont il était responsable s'était terminée par un échec et par l'exécution de celui-ci le 24 avril 1723 pour crime de lèse-majesté.

La ville est une étape obligatoire pour de riches Anglais et d'autres qui font le tour d'Europe et s'y arrêtent avant de traverser les Alpes. Il y a une Académie protestante où se forment des pasteurs, et le célèbre médecin Tissot attire des étrangers de partout à la ville. On y trouve une société agréable et cosmopolite. Dans une gazette de l'époque on note que ce sont les étrangers qui y donnent le ton: "Ce qu'on fait dans cette ville pour les étrangers est inouï. On leur consacre, pour ainsi dire, son temps, sa vie, sa fortune".³³ L'analyse que fait Isabelle de Charrière de cette société prouve qu'elle en saisit entièrement la complexité.

A Lausanne la bonne société se divise en trois groupes principaux plus ou moins étanches qui habitent des quartiers différents.³⁴ Il y d'abord l'aristocratie qui est concentrée sur la Rue de Bourg. Ensuite il y a la haute bourgeoisie qui est composée d'une élite de pasteurs et de professeurs de l'Académie (l'équivalent d'une université moderne) et qui habite au Quartier de la Cité. Et puis il y a les commerçants qui

³² Pierre Cordey, ouvrage cité, p. 16.

³³ Pierre Cordey, ouvrage cité, p. 17.

³⁴ Voir à ce sujet le livre essentiel de Charles Burnier, *La Vie vaudoise et la Révolution. De la servitude à la liberté*, Lausanne, Bridel, 1902, surtout les chapitres IV-VII qui sont consacrés à la peinture de la société lausannoise dans les *Lettres écrites de Lausanne*. A ce livre il faut désormais ajouter un ouvrage tout récent, *De l'Ours à la Cocarde. Régime bernois et Révolution en pays de Vaud (1536-1798)*, François Flouck, Patrick-R. Monbaron, Marianne Stubenvoll, Danièle Tosato-Rigo, Lausanne, Payot, 1998.

habitent au Quartier du Pont. La société se stratifie donc de manière rigoureuse, les différents groupes ne se mêlant pas, à cette exception près que des pasteurs sont parfois admis dans des cercles aristocratiques. Comme le dit à juste titre Gibbon, on vit bien à Lausanne, mais si l'élégance règne dans les mœurs, on paie bien cher cette situation. Car l'entière soumission politique de la ville à "Leurs Excellences de Berne" que je viens d'évoquer fait que l'aristocratie vaudoise ne peut jouer aucun rôle dans le gouvernement de Lausanne ou du pays de Vaud. Par conséquent la ville est devenue un lieu de désœuvrement et de plaisirs pour eux. Ne pouvant pas s'abaisser à participer à la vie commerciale de la ville, ces aristocrates (le père de Benjamin Constant en est un) choisissent la carrière d'officier au service d'un régiment étranger - à défaut de quoi ils se font pasteurs. Telle est la toile de fond de l'histoire de Cécile, première partie des *Lettres écrites de Lausanne*.

La mère de Cécile est une veuve qui approche de la quarantaine. De la noblesse d'épée protestante du côté de son père, sa mère était bourgeoise. Elle avait épousé un aristocrate vaudois dont l'héritage avait été modeste mais suffisant. A présent sa situation financière est assurée, mais elle veut marier sa fille, tout en sachant qu'un conjoint futur n'épousera pas Cécile pour sa fortune mais par amour. Tout l'enjeu pour elle, c'est de percer les véritables intentions des jeunes soupirants de sa fille tout en veillant à ce que Cécile ne s'engage pas trop tôt à leur égard. Cécile et sa mère sont victimes des divers niveaux de pouvoir à Lausanne. D'abord en tant que femmes leur liberté d'agir sur le plan affectif est fort restreinte, et c'est sans doute la raison pour laquelle la mère de Cécile se permet d'esquisser une sorte d'utopie gynécocentrique (Lettre III) où la classe sociale du mari et des enfants serait celle de l'épouse et mère: ceci assurerait une plus grande stabilité familiale et un plus grand respect des jeunes

filles en âge de se marier. Elle (ou plutôt la romancière qui guide sa plume) malmène en passant l'éducation d'une jeune fille comme Sophie dans l'*Emile* de Rousseau. Comme le dit avec raison Raymond Trousson, "Mme de Charrière [...] ne pouvait se satisfaire du dénuement intellectuel où Rousseau confinait son héroïne"³⁵, et la Cécile du roman apprend tôt à lire et à écrire, s'initie au latin, apprend l'arithmétique, la géographie et la musique.

Cependant il est indéniable que dans la ville de Lausanne le beau monde se déprave peu à peu à cause des richesses qui sont venues d'ailleurs et de l'influence néfaste des mœurs étrangères (Lettre IV):

En vérité pour ce monde, l'argent est bon à tout. Il achète jusqu'à la facilité de conserver des vertus dans le désordre, d'être vicieux avec le moins d'inconvénients possibles.³⁶

Cécile s'expose tous les jours au risque d'être séduite par un libertin, mais elle ne peut se permettre le luxe de ne plus aller dans les salons. Encore une fois le pouvoir est aux mains des hommes lorsqu'il s'agit du côté financier du mariage. Le système de la dot fait de Cécile une espèce de marchandise. Plus elle semble valoir - pourvu que sa réputation reste intacte - et plus elle a de chances de trouver un époux convenable. Mais à la fin de l'histoire, et après des expériences plutôt douloureuses, rien n'est encore résolu quant à l'avenir de cette jeune fille si aimable.

Je ne peux pas m'étendre ici plus longtemps sur *Cécile*, texte subtil dans lequel "il faut écouter de légers bruissements"³⁷, comme l'a si finement dit Jean Starobinski. Le deuxième volet du roman est celui auquel Isabelle de Charrière doit sa renommée,

³⁵ Raymond Trousson, *Défenseurs*, p. 36.

³⁶ *OC*, VIII, p. 146.

³⁷ Jean Starobinski, édition citée, p. 45.

Caliste, texte qui, on le sait, préfigure et *Corinne* et *Adolphe*. Dans *Caliste* il s'agit de deux villes, de Londres, comme dans *Mistriss Henley*, et de Bath, station - ô combien - à la mode à cette époque et dont Jane Austen peindra bientôt la société. A la différence de *Mistriss Henley*, des *Lettres neuchâtelaises* ou de l'histoire de Cécile, la problématique de la ville n'y est qu'un thème parmi d'autres. Cependant on constate que la rencontre de Caliste et du faible et indécis William a lieu à Bath, et ils y sont heureux jusqu'à ce que le père de celui-ci manifeste sa désapprobation de leur amitié. Par contre certaines scènes importantes, dont le point culminant du récit, nous font des tableaux de la capitale anglaise au XVIIIe siècle, telle sans doute que la jeune Belle de Zuylen l'avait connue en 1766-7. Ces scènes se rattachent également à des motifs que nous avons examinés déjà: celui, par exemple, des exigences incontournables – et aussi dans *Caliste* de l'hypocrisie – de la bonne société de cette grande ville où, ayant joué une fois au théâtre le rôle d'une femme déçue, Calista dans la pièce de Nicholas Rowe *The Fair Penitent* (1703), et ayant eu elle-même un passé douteux, l'héroïne Caliste trouve impossible de regagner sa réputation bien qu'elle vive aujourd'hui vertueusement. C'est à Londres également que William et Caliste se quittent définitivement après une représentation de cette même pièce où ils se sont rencontrés encore par hasard, mariés tous les deux à quelqu'un d'autre et destinés à vivre malheureux. Ils se séparent pendant un orage dans "le parc S. James"³⁸: le tonnerre gronde, le ciel est comme embrasé et William est laissé seul dans l'obscurité. Londres et la maison de Caliste à Whitehall deviennent le cadre de l'agonie de cette femme lorsqu'inévitablement sa santé décline: passionnée de la musique, elle fait exécuter entre autres "des morceaux du Messiahs de Händel" peu

³⁸ OC, VIII, p. 223.

avant sa mort.³⁹ Cette ville est un endroit funeste pour elle: elle a beau s'en échapper en se rendant à Bath, les Euménides l'y poursuivent et la ramènent, semble-t-il, quoi qu'elle fasse.

Il nous appartient maintenant de tirer les conclusions de notre enquête. Tout imprégnée que soit Isabelle de Charrière par la pensée rousseauiste, dans ses meilleurs ouvrages elle n'adopte pas souvent cette optique-là qu'elle juge sans doute par trop simpliste lorsqu'on aborde la vraie vie d'une cité. Car Londres, Lausanne, Neuchâtel, ce sont des villes réelles et concrètes qu'elle connaît bien et dont elle comprend les complexes rouages. Les destins de ses personnages viennent s'imbriquer dans la vie mondaine et dans les différents systèmes et niveaux de pouvoir dont elle révèle impartialement les tenants et les aboutissants. Une ville est pour elle avant tout, on vient de le voir, un lieu d'apprentissage social et de développement moral où chacun découvre à la fois les possibilités et les limites de son être.

³⁹ *OC*, VIII, p. 234.

